

# Le Libertaire

## hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un social qui assure à chaque individu toute somme de bonheur adéquate, à toute époque, au développement progressif de l'humanité.

### ABONNEMENT POUR LA FRANCE

Un an . . . . .	6 fr. »
Six mois . . . . .	3 fr. »
Trois mois . . . . .	1 fr. 50

### ADMINISTRATION ET RÉDACTION

PARIS — 15, RUE D'ORSEL, 15 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne le journal

à Louis MATHA, Administrateur

### ABONNEMENT POUR L'ÉTRANGER

Un an . . . . .	8 fr.
Six mois . . . . .	4 fr.
Trois mois . . . . .	2 fr.

## Reflexions sur l'Individualisme

**La justice égoïste. — La force de l'individu.**

Je pense avoir démontré qu'aucun devoir ne s'impose naturellement à l'homme, que celui-ci n'est en naissant l'objet d'aucune vocation, qu'il n'a aucune mission à remplir et enfin qu'une seule réalité naturelle le domine : l'instinct de vivre, qui lui sera d'autant plus favorable qu'il voudra plus passionnément étreindre son objet : la vie.

Ces idées ont été déjà émises, je ne suis pas le premier à les formuler ; cependant les esclaves semblent aujourd'hui, pour la plupart, chérir leurs chaînes comme par le passé. Ce sont eux qui, en choeur avec leurs maîtres, dans la force des réduits à l'esclavage, prétendent que l'attitude à laquelle conduirait la mise en action des concepts individualistes — attitude qui, généralisée, aboutirait en réalité à la souveraineté de l'individu sur soi-même — favoriserait « le règne ignoble de la force », au préjudice de celui, noble sans nul doute, du « droit ».

Le bon billet qu'a Démos ! Après avoir démonté le mécanisme du devoir, montré dans quel but cette machine est mise en fonction et pour qui elle travaille, il importe de démolir à son tour la fiction mensongère du « droit » qui concourt aux mêmes fins.

Le droit ! Laissez-nous rire. Nous avons des facultés de droit, des professeurs, des docteurs et des étudiants en droit. C'est amusant !

Mais, *distinguo*, ces institutions et ces hommes supérieurs sont consacrés au culte du « droit positif ». Car il y a droit et droit !

Le droit positif est imaginé par la force de ruse pour justifier ses attentats sur la faiblesse. Dépouiller le travailleur n'est pas un acte de la force triomphante : c'est un acte du plus pur droit. Le droit positif enseigne la manière de s'y prendre. Tout le secret est de savoir s'en servir. C'est à cet effet que sont créées les facultés et entretenus les professeurs, les docteurs et les étudiants en question.

Un gros usinier prélève chaque jour la presque totalité du bénéfice issu du labeur de ses ouvriers, en jetant à ceux-ci un salaire dérisoire qui leur permettra de ne mourir que lentement de faim, de fatigue, d'alcoolisme et de tuberculose : le gros usinier n'est ni un assassin, ni un voleur ; c'est un honnête homme et il est d'accord avec le droit.

Un misérable, l'un des ouvriers qu'a usés l'usinier, reprend à celui-ci une parcelle du... prélevement légal qu'il a opéré sur le produit de son labeur : c'est un voleur, il est hors du droit.

Le droit positif est exprimé par les lois. Les lois, comme tout le reste du système social, sont élaborées en vue d'un fin unique : assurer le maintien au pouvoir de la force, c'est-à-dire, actuellement, protéger la propriété, la richesse privée, le vol capitaliste, même au détriment de la vie. Car la propriété a trouvé son origine dans la force, c'est par la force qu'elle se conserve, et même elle reproduit la force au profit du propriétaire.

Écoutez Proudhon : « La propriété, c'est le vol. »

Écoutez Sismondi : « La plus grande partie des frais de l'établissement social est destinée à défendre le riche contre le pauvre, parce que, si on les laissait à leurs forces respectives, le premier ne tarderait pas à être dépouillé. »

Concluez, en vous rappelant que l'Etat a pour mission avouée de protéger la faiblesse contre la force et de dispenser la justice. Concluez, et vous verrez que sa mission réelle n'est pas avouable.

Qu'on n'oublie pas non plus que le prolétariat est la majorité par qui l'Etat pourrait ne pas être. L'Etat ayant pour but la prétendue instauration du droit dans la société, on voit de suite quelle importance il y a à faire connaître au prolétariat sur quel mensonge repose la fiction du droit, alors que c'est en réalité la force qui préside aux actions, tant naturelles que sociales, de l'homme.

Le droit est en ce moment au service de la propriété. Mais la propriété n'est qu'une des formes actuelles de l'autorité et peut, comme sous le régime collectiviste, faire place à une nouvelle et unique forme d'autorité : l'autorité représentative (qui, souvent, n'est pas éloignée de l'autorité purement dirigeante), ainsi que, par exemple, l'exercice de nos jours le chef militaire, le juge, etc. Le droit positif sera au service des maîtres de demain, comme il est au service de ceux d'aujourd'hui, si les esclaves d'aujourd'hui le permettent, et cela se perpétuera tant que les esclaves admettront l'existence du droit et par ce fait consentiront à leur esclavage.

Sans doute, on ne peut tout conquérir en un jour, il faut compter avec l'évolution : le collectivisme triomphant, si toutefois on ne brûlait pas cette station, ne serait que le témoignage du désir de s'émanciper qui aurait mué imparfaitement le prolétariat ; et, bien qu'il laissât subsister encore des maîtres, par sa valeur indicative, il serait

une étape franchie dans la marche vers le seul idéal qui puisse être soumis à l'individu, qui puisse représenter sa chose sociale, et duquel l'individu ne puisse jamais devenir la chose : l'association individualiste, — l'association des égoïstes », suivant l'expression de Max Stirner.

Au droit positif, on oppose volontiers le « droit naturel ».

Qu'est-ce donc que le droit naturel ? Selon le verbe de ses prêtres, c'est Le Droit, — et c'est une fiction métaphysique, dont les faits, à chaque instant, dénoncent l'irréalité.

Le droit est un mode vide de sens, puisqu'il n'est pas d'exemple dans la nature ou dans la société que le conventionnel droit invoqué ait jamais été respecté, ait jamais triomphé, s'il n'était adjuvé de la puissance, de la force. Le droit n'a donc que la valeur d'une simple aspiration à une possibilité, que la valeur d'une virtualité dont la réalisation active est soumise à des circonstances, à des éventualités ; il n'existe par conséquent pas à l'absolu, en tant que « Droit », ainsi que nous avons été préparés dès l'enfance à en comprendre l'idée — fausse.

Dans la lutte des peuples, que fut le droit du Gaulois devant la force du Romain, le droit de l'Arabe et du Madécasse devant la force du Français, le droit du Cafre devant la force du Boër, le droit du Boër devant la force de l'Anglais, le droit du Chinois devant la force des coalisés européens, américains et japonais ?

Qu'est le droit de la minorité en présence de la puissance de la majorité, le droit du soldat devant le pouvoir du chef, le droit du pauvre devant la force du riche ?

Le droit du pauvre est un mot creux !

Et n'oublions pas que Pottier, l'auteur de *l'Internationale*, mentalité vériste et sincère de prolétaire qui eut l'expérience de la vie, — de la vie douloureuse, — a fait précéder ce vers de cet autre :

Nul devoir ne s'impose au riche.

Qu'est, en résumé, le droit du faible devant la puissance du fort ?

Rien.

Et remarquez que le fort ne se réclame jamais de la force, mais lui aussi du droit. Les forts, sachant bien que les faibles — faibles d'un jour — n'accepteraient pas bénévolement les effets de la force, avoués tels par les forts du jour, ont toujours doré leur « pilule » avec le droit.

Ainsi la formule bismarckienne : « La force prime le droit » serait vraie et excellente en ses termes, en tant que constatation, si le droit résidait ailleurs que dans les régions nébuleuses de la métaphysique. C'est un produit de l'imagination humaine qui ne peut être raisonnablement juxtaposé à la réalité de la force.

Si l'on veut considérer dans le droit la faculté d'acter, le pouvoir de faire, on est bien obligé de conclure que le droit est uniquement constitué par la force.

Mais alors... à quoi bon parler du droit ?

Le droit est donc, lui aussi, un fantôme qui s'évanouit à la lumière de la raison.

Bannissons à son tour le droit de notre mentalité, comme nous en avons déjà chassé le devoir. Et faisons-nous forts en leur substituant ma liberté, ta liberté, sa liberté, — ou, ce qui est plus compréhensible en l'état présent de la mentalité humaine, ma volonté, ta volonté, sa volonté.

C'est au moyen du droit invoqué par eux que les tyrans et les foules aveugles qui travaillaient pour leurs maîtres, ont conquis par la force. Les individus pris isolément précèdent de même.

L'individualisme, conception réaliste, vériste, ignore le droit comme le devoir et ne connaît que des intérêts et des volontés servis par des forces, « Faites-vous forts pour être libres », dit-il aux hommes. Ainsi donc les prolétaires, — les faibles actuels, de par l'ignorance qui les enserre, — en reconnaissant l'existence du droit, donnent dans la même duperie qu'en proclamant la vie sacrée.

Ils n'ont rien à attendre des maîtres de l'autorité possédante, ni de ceux de l'autorité représentative. Ergoter sur le droit est du temps perdu, c'est-à-dire de la vie perdue. Ils n'auront jamais le droit pour eux tant qu'ils se montreront faibles. S'ils veulent s'émanciper et se satisfaire, c'est en se faisant forts et en mettant leur force en action au service de leur intérêt — et de leurs intérêts communs — qu'ils y parviendront.

Le droit et le devoir, en régime de liberté, d'anarchie, feraient place aux conventions, entre individus ou associations. Les individus se reconnaîtraient peut-être, si l'on veut utiliser ces mots, des devoirs et des droits, mais combien, pris dans notre sens strictement utilitaire, relatif et variable, d'obligation volontaire et de rémunération, ces vocables sont éloignés de la signification qu'ils ont dans la mentalité des religieux ! Cette libre justice, effectivement contractuelle, variant avec les individus et les groupements, selon les intérêts et les affinités, a bien son point de départ dans l'individu, dans chaque moi, et elle lui est sou-

mise. Les individus qui pratiqueraient cette justice relative ne seraient pas des religieux de La Justice, ce seraient des hommes libres établissant la toujours muable justice égoïste.

Et le premier acte de cette justice égoïste ne devrait-il pas être, de la part des prolétaires, celui que leur suggère Max Stirner dans ce livre immense de vérité humaine qu'est *L'Unique et sa propriété* : « Les ouvriers disposent d'une puissance formidable ; qu'ils parviennent à s'en rendre bien compte et se décident à en user, rien ne pourra leur résister : il suffirait qu'ils cessent tout travail et s'approprient tous les produits, ces produits de leur travail qu'ils s'apercevraient être à eux comme ils viennent d'eux. »

Insoumis à la contrainte du devoir et débarrassés de la trompeuse confiance dans le droit, voilà l'individu capable de liberté, car il a pris conscience de sa force. Il peut évoluer sans crainte au sein des forces associées ou adverses. Mais il n'est pas permis de supposer que dans un milieu où cette sagesse est conçue et vécue, il y ait des forces adverses, puisque l'antagonisme naît de deux choses qui seraient disparues avec l'autorité : le fanatisme et le malaise économique. L'intérêt bien compris de chaque égoïste fait qu'il n'y a plus que des forces associées. La concurrence s'harmonise. Les hommes sont devenus aptes à l'association individualiste.

Manuel Devaldés.

**Erratum.** — 5<sup>e</sup> article (numéro du 12 août), 1<sup>er</sup> colonne. Le 2<sup>e</sup> alinéa doit être lu ainsi : « La morale libertaire de l'individualisme est la vraie morale scientifique ; c'est la morale irréligieuse du plaisir, de l'intérêt et de la puissance. »

## Au hasard du chemin

DUM-DUM

A la Chambre des Communes, M. W. Churchill a avoué que les troupes britanniques avaient employé contre les Zoulous des balles dum-dum. Un député lui ayant demandé si leur usage n'avait pas été interdit par la Conférence de La Haye, il regut de M. Churchill cette réponse admirable en son laconisme :

« Oui, mais seulement dans les guerres entre civilisés ! »

Toute peau qui n'est pas « blanche » n'est donc assimilée qu'à l'emballage d'un tas d'ordures assez bon pour les balles explosibles.

Eh bien non, ce n'est pas vrai.

La preuve en est que la police russe vient de faire usage, elle aussi, des balles dum-dum dans la province de Samara, pour la répression des troubles agraires. Les médecins qui ont soigné les paysans blessés l'ont constaté.

Quels heureux effets ne se manifestent pas, du rapprochement entre la Russie et l'Angleterre !

\*\*\*

PAIN QUOTIDIEN

Voici, d'après Bousquet, comment arrivent à nous le fournil les patrons boulangers :

On blanchit la farine à l'ozone. On la mélange avec d'autres farines : féverolles et vesces. La pâte est additionnée d'alun (sulfate de potasse et d'alumine), qui lui communique la propriété d'absorber beaucoup d'eau, et de carbonate de magnésie, qui la blanchit. Un peu de sulfate de zinc permet de conserver longtemps le pain à l'état frais. Une addition de carbonate d'ammoniaque gonfle la pâte et économise la levure. Quand le pain est cuit dans un four chauffé avec du bois de démolitions, il peut contenir, encore, du plomb, provenant de la cendre des peintures. Dans le pays de Caux, on emploie, pour colorer une pâtisserie commune connue sous le nom de michons, du chromate de plomb, etc...

Belle société, où meurent ceux qui manquent de pain, tandis que ceux qui peuvent en manger risquent fort d'en crever tôt ou tard !

Honnêtes patrons !

\*\*\*

LA PLAIE

On sait que tous les cinq ans le bétail citoyen est soigneusement compté, dénombré, recensé. L'Etat, le « monstre dégoûtant de sang » de M. Clemenceau, tient à connaître combien il a, nouvel Ugolin, d'enfants à dévorer. Et

l'on ne manque point ensuite, dans ses bureaux, de classer les citoyens en toutes sortes de catégories et de classes, qui servent... à quels buts ?

Seule une statistique n'est jamais livrée à la connaissance du vulgaire : celle des fonctionnaires. Et pour cause ! Depuis que tous nos gouvernants, présidents, ministres, députés, sénateurs et tutti quanti, ont casé plutôt bien que mal leur progéniture, parents, amis, connaissances et débiteurs compris, le chiffre est devenu par trop honteux. En 1858, les fonctionnaires étaient 217.000 ; en 1873, 285.000 ; en 1886, 350.000 et en 1895, 416.000.

Depuis 1881, on ne fait que nommer des commissions parlementaires chargées de rechercher des économies et de simplifier les services. C'est pour cela qu'il y en a maintenant plus de 500.000, de ces ronds-de-cuir, qui nous coûtent annuellement, 627 millions.

Et nous nous moquons de la bureaucratie slave !

## Aux Révolutionnaires du Monde Entier

Camarades,

A propos de la révolution russe, on dit que quelques puissances étrangères se préparent à faire une intervention armée dans la Russie, c'est-à-dire, veulent étouffer le mouvement insurrectionnel de ce pays et rétablir l'autocratie.

La réalisation de cette menace dépend des proportions que peut prendre la révolution.

Et nous, qui croyions voir dans cette lutte un espoir de réveil de tous les souffrants de la terre, ou un commencement de révolution sociale universelle, il nous semble que le devoir de tous les révolutionnaires, c'est d'éviter que les armées des autres pays passent la frontière moscovite et d'aider à la mort de ce système.

Faisons de l'agitation. Soulevons l'esprit du peuple et menaçons d'une grève générale universelle, au cas où les gouvernements étrangers interviendraient en Russie.

Cette action sera la plus utile, la plus pratique témoignage de solidarité que les révolutionnaires puissent donner à la cause du prolétariat russe.

A New-York, nous avons déjà formé un groupe international pour faire de l'agitation à ce sujet, dans l'Amérique du Nord.

Nous espérons nous mettre en communication avec tous les individus, groupes et institutions sympathiques à notre idée.

J. Vidal,

37, Liberty Street, Brooklyn (N. Y.), Etats-Unis.

Nous demandons instamment la reproduction de cet appel à tous les journaux et périodiques révolutionnaires du monde entier.

## VIENT DE PARAÎTRE

La collection des cartes postales représentant 24 vues différentes et très réussies de « La Ruche ».

La pochette de 24 : 1 franc. — Franco : 1 fr. 10. En vente au *Libertaire*.

## LE NÉO-MALTHUSIANISME

n'est pas une Théorie de Résignation

Pas plus que les conseils de désertion ne sont l'effet d'une doctrine de lâcheté, ou la création de milieux libres la satisfaction à trouver mauvaise une voie qu'ils ne suivent pas, et des méthodes qu'ils n'emploient pas, uniquement parce qu'ils en ont choisi d'autres et qu'ils ont un fond d'autoritarisme navrant chez des libertaires.

Vous avez raison, camarade Goldsky, de crier bien haut que ceux qui produisent doivent satisfaire leurs besoins et d'affirmer notre droit au bonheur. Vous avez raison d'arracher, par la persuasion de votre parole, quelques unités au triste

bétail dont l'esclavage volontaire est cause de notre esclavage forcé et de grossir par elles la phalange non résignée, rugissante mais toujours vaincue, dont nous sommes.

Et ensuite ? Oui, nous dirons à ces mes hommes, à ces jeunes filles : « Ne gravez pas votre misère, ne faites pas les enfants que vous pouvez nourrir, instruire et éduquer ; ne faites que des êtres beaux, intelligents et forts ; ne faites pas d'esclaves. » Oui, nous leur répétons : « Ceux qui lancent dans la vie des enfants qui ne peuvent être que de la chair à travail, ou de la chair à prostitution, raient des criminels ou des fous, s'ils taient des inconscients que la misère, l'alcool abrutissent, ou de simples ignorants que nous devons éclairer. »

Nous n'avons jamais dit : « Ne faites pas d'enfants, laissez cela aux bourgeois. » Nous disons, au contraire : « Imitez les bourgeois, ils ont un ou deux enfants, rarement trois, jamais quatre (N'avez pas peur, camarades, leur progéniture ne submergera pas la nôtre.) Cette propagande ne sert guère la cause, depuis longtemps au courant de moyens prophylactiques utiles, et n'adresse qu'à la portion la mieux douée de la classe ouvrière, la plus apte à nourrir des révoltés, car les autres, les résignés ne s'astreindront pas à diminuer leur plaisir ou à subir un ennui pour atteindre un but qu'ils ne voient point, et pour des motifs dont ils ne comprennent pas l'utilité ; leur indifférence, semble-t-il, ne peut croître, la niche, poussant au hasard avec l'aide de la charité publique ou privée, peut s'augmenter ou diminuer, eux, les auteurs ne perdront pas pour cela une chopine ou un petit verre, ce qui est l'essentiel pour eux. Aussi bien, allez leur prêcher la révolte à ceux-là !

Quoique la théorie de Malthus soit, si non irréfutable, du moins difficilement réfutable, et que l'on puisse concevoir qu'un accroissement continu de la population finirait par couvrir littéralement le globe de microbes humains, j'admets que la solution du problème ne nous regarde pas, nos descendants, plus intelligents, mieux doués, plus éclairés, résoudront mieux que nous ; mais nous nous regardons, c'est la misère qui cotoie ou nous atteint, quand elle produit de la procréation inconsidérée, c'est la maladie qui mine nos compagnons, épuisés par les couches et les allaitements, c'est l'effroyable vie de celles de nos sœurs qui sont toujours enceintes ou nourrices et dont les maternités perpétuelles, subies comme un mal inévitable, forment un état anormal et continu de douleur et de travail, sans repos et sans joie.

Prêcher le néo-malthusianisme n'empêche en aucune façon de recommander la révolte. Mateo Morral était néo-malthusien et s'il n'est pas vrai, ainsi que de graves journaux espagnols nous l'ont voulu faire croire, que le néo-malthusianisme ait été générateur de l'attentat, il est certain qu'il n'a pas fait de Morral un résigné. Nous pouvons donc dire aux jeunes gens : « Levez-vous et tenez tête à vos maîtres ; par la parole et par l'action, par la menace et par le fait imposez-leur vos volontés ; moins de travail et plus d'argent, en attendant l'expropriation totale, l'égalité et la liberté ; mais, si vous voulez aller jusqu'au bout de vos revendications, si vous voulez supporter les longs chômages, cortège obligé des grèves victorieuses, n'avez pas votre demeure pleine de petits berceaux où le fain érie dans des petites chairs roses qui pâlissent, ces cris qui creusent de larmes les joues amaigries des mères, amollissent les courages des hommes les mieux trempés et transforment, quelquefois, en un jaune exécré et honni, un révolutionnaire ardent et sincère mais père avant tout.

Songez aux soins éclairés de tous les enfants qu'exigent ces petits êtres pour qui l'on rêve une existence moins dure que la nôtre et à qui l'on veut épargner les douleurs physiques et morales dont bien peu de nous furent exemptés ; songez quelle peine est la nôtre pour les mettre à l'abri des maladies auxquelles succombe une si grande partie de la population infantine ; pour les instruire et nous opposer à ce que l'école, soi-disant laïque, mais réellement mystico-patriarcale, n'imprime dans les cerveaux les préjugés dont nous avons mis dix ou quinze ans à nous débarrasser, pour que ce soient enfin des êtres normaux, c'est à dire épanouis suivant leur nature, sans déviation ni contrainte ; songez qu'une femme ayant des enfants en bas âge ne peut faire absolument aucun autre travail sans qu'aussitôt ceux-ci, abandonnés à eux-mêmes ou à des mains mercenaires, ne soient en danger de mort.

Lorsque vous aurez fait toutes ces constatations que vous êtes bien obligé de faire, vous vous joindrez à nous pour donner les conseils nécessaires aux jeunes compagnons et aux jeunes compagnes et vous leur direz comme nous : « Prenez garde ». Il serait doux sans doute d'avoir de nombreux enfants sains et robustes, dont la force et la bonté ne poussent pas dans la misère ; Prenez garde de ne faire que des infirmes et des méchants ; ne procédez que les enfants que vous pourrez élever sans gêne, suivant vos ressources certaines et dont vous pourrez, sinon surveiller l'instruction, du moins la confier aux rares camarades qui se vouent au noble métier d'éducateurs. Pour

Leur République

Ce n'est pas en vain que l'ami intime de Cornélius Herz préside aux destinées de la République et tandis que nous voyons l'homme glorifier les gros industriels métallurgistes en leur promettant les fortes commandes que nous paierions, tandis que nous l'assaut de ses nourrissons, le budget de notre « douce patrie » dépasse quatre milliards, le règne des pots-de-vent fleurit plus que jamais.

Voici, racontée pour la première fois tout au long, l'histoire du scandale du jour... qui n'empêchera point son auteur de continuer à régner, tandis que des anarchistes peupleront les bagnes.

Le Courrier Européen s'en exprime comme il suit :

Le « langage » du Pré-Catelan et M. Leygues. — Cette semaine a été plaidé devant la cour de Paris l'appel du jugement relatif à la vente du domaine de Bagatelle par la Ville de Paris. Le tribunal avait condamné l'architecte à payer à un intermédiaire 75.000 francs de commission. Quelle distribution mystérieuse de pots-de-vent, quelles interventions sonantes auprès du Conseil municipal, quelles scandaleuses campagnes de presse se cachent sous ce mot : commission, qui maintenant reçoit sa consécration judiciaire, non plus seulement dans le domaine commercial, mais dans le domaine politique ? On ne peut que l'imaginer, car les dossiers secrets des « intermédiaires » restent d'ordinaire soigneusement clos.

Le Bulletin Municipal du mois de mai dernier porte les traces d'une discussion scabreuse sous laquelle perle le scandale étouffé d'une nouvelle opération aussi louche que la vente de Bagatelle : il s'agit de la concession pour une période de dix ans du Pré-Catelan. Cette concession avait été auparavant accordée pour une courte période renouvelable, à une petite ferme dans laquelle les promeneurs du Bois de Boulogne allaient souvent le matin boire une tasse de lait, et qui a été démolie l'année dernière. La concession fut reprise par MM. Letellier, propriétaire du Journal, et Paillard, le célèbre restaurateur des grands boulevards, associés. Une commission du Conseil municipal, composée seulement de quelques membres — trois si nous ne nous trompons — chargée de statuer, leur attribua la concession pour une période de dix années et aux mêmes conditions, fort avantageuses, qu'au concessionnaire de la petite ferme disparue.

La discussion insérée au Bulletin Municipal et à laquelle nous faisons allusion montre que le Conseil s'étonna fortement de cette décision qui n'avait tenu nul compte, dans la détermination du prix, de la plus-value donnée à la concession par l'autorisation d'y établir un café-restaurant à la mode au lieu d'un pavillon champêtre débitant uniquement des tasses de lait, et surtout par la durée inaccoutumée de la concession, qui empêchait la Ville de Paris de profiter des offres, plus avantageuses, des concurrents de MM. Paillard et Letellier, comme elle en eût eu le loisir avec une concession à courte durée, renouvelable. Les membres de la commission ne donnèrent pas d'explications. Sans doute, le Journal avait-il su projeter la lumière nécessaire sur leurs hésitations.

MM. Paillard et Letellier, une fois concessionnaires, chargèrent M. Tronchet, compatriote et ami de M. Leygues et qui doit à cette amitié le titre d'architecte du gouvernement et d'inspecteur de l'enseignement du dessin et des musées, — de construire le chalet dans le style du dix-huitième où est installé le café-restaurant. Il fallait une bonne réclame pour lancer la nouvelle exploitation. On la fit à peu de frais, sans préjudice d'une bonne recette.

M. Tronchet obtint de M. Leygues qu'il donnerait au Pré-Catelan en l'honneur du roi Sisowath, la fête qui fit tant de bruit et tant de mécontent. Les invitations furent lancées au nombre de 15.000 pour 2.500 places et la foule des femmes en décolleté et des hommes au frac qui s'écrasa contre les barrages de la police fut se réfugier, par milliers, au café-restaurant. M. Leygues ayant omis, les uns disent volontairement, de faire installer un buffet à ses frais, D'ou excellente recette et bonne réclame pour MM. Paillard et Letellier.

Le Journal lui-même n'eût pas mieux fait que M. Leygues. Sans doute, la location du Pré-Catelan ne coûta pas cher au ministre — à moins qu'elle ne lui ait rapporté.

LE LIBERTAIRE ricevos plezurege la esperantan korespondonj pri la anarhista movado en cio lando.

Sur les Syndicats d'Instituteurs

Sur la question si controversée de l'entrée des instituteurs dans les Bourses du Travail, nous recevons d'un instituteur du Sud-Ouest la lettre ci-contre.

Elle n'est guère tendre pour la mentalité du corps primaire enseignant. Nous la publions telle quelle, pensant qu'après les articles sur le même sujet du Mouvement Socialiste, de Pages Libres, de Delesalle, Michel Petit, Ovroney et d'autres des Temps Nouveaux, cet autre son de cloche a le droit d'être entendu.

Les idées de notre correspondant, ne sont cependant pas les nôtres. Les syndicats d'instituteurs qui étaient au nombre de trois quand le ministre Rouvier, ordonna contre eux des poursuites, sont maintenant dix-sept. Le mouvement croît. Malgré ce que dit notre camarade des instituteurs en particulier et des fonctionnaires en général, nous aimons à croire que les syndicats d'instituteurs comprendront leur mission, que leurs membres cesseront — d'abord par la pensée — d'être des fonctionnaires et prépareront le jour où l'école sera séparée de l'Etat.

S'il en était autrement, la crainte manifestée par notre ami de voir les Bourses absorbées par l'élément enseignant ne paraît chimérique. Les manuels sont les aliés des instituteurs dans la poussée éman-

G. Roussel.

liticiens etc., etc., consomment au delà même de ce qui leur est utile, ou détiennent arbitrairement la majeure partie des produits consommables et ne produisent pas ; les travailleurs, constatant quotidiennement ces choses, sans toutefois en avoir raison, disent : « Cela aussi est vrai. »

L'argumentation était péremptoire, le fait patent, et si obtus que soit le cerveau de l'individu auquel nous nous adressons, ces points de la discussion restent acquis à notre avantage, sans possibilité de réfutation.

C'est alors qu'apparaît la nécessité de changer cet ordre de choses. Et comme nous n'examinons plus ce qui est, comme la méthode expérimentale ne peut plus être employée, que toute analyse ou toute synthèse sont impossibles, nous entrons dans le domaine de la métaphysique et dame, chacun s'en donne à cœur joie.

Les systèmes les plus divers s'échafaudent et s'écroulent tour à tour, parce que leurs auteurs bâtissent sur le sable et ne veulent pas tenir compte du facteur essentiel : l'individu.

On me permettra d'être d'accord avec les paroles que j'ai rapportées, de Clemenceau : « Le cadre de l'organisation sociale est et ne peut être que le produit de conceptions humaines successives ; modifier arbitrairement le cadre de l'organisation sociale sans savoir si l'homme est en état de s'y adapter, ne peut conduire qu'au désordre le plus caractérisé. Si vous vous attachez principalement à la réforme de la personnalité humaine, l'homme saura trouver de lui-même le cadre d'organisation qui lui convient. »

Ceux qui ne ressentent pas la vérité de ceci, ne sont pas au courant du but poursuivi par les Causeries Populaires en ce qui concerne les adultes ; par les tentatives de Sébastien Faure et de Madeleine Vernet, en ce qui concerne les enfants, autrement, avec moi, il aurait reconnu ce qu'avaient de fondé les paroles de Clemenceau.

La propagande théorique fait donc faillite lorsqu'elle aborde les probabilités, lorsqu'elle quitte le terrain si fécond de la dissection sociale.

La propagande par le fait nécessite peut-être un temps plus long, mais elle a cet avantage de pouvoir s'appliquer à la démonstration, favorable ou non, d'hypothèses émises. En tous les cas, ceux qui l'emploient doivent observer la même rigueur de procéder, admettre la critique la plus recherchée, pour que le résultat possède toute sa valeur démonstrative.

Il y a quelques années une première expérience de colonie communiste fut tentée à Vaux. Il en reste des traces, assez curieuses même.

Dès le début, alors que l'idée n'était qu'un germe, et qu'une propagande active ayant pour but de réunir la première mise de fonds était faite par les promoteurs, je pris place parmi les adversaires du projet et malheureusement pour la colonie, j'avais prédit ce qui advint.

A cette époque, seule, la psychologie de l'individu m'inquiétait. Admettant l'entière sincérité des partisans, je me demandais si les individus, sortant du milieu actuel, si rapide, si intense qu'il pu être leur évolution morale, étaient bien préparés à créer des milieux libres.

Dans le feu de la discussion, les questions d'intérêts personnels, de désirs de se soustraire aux soucis quotidiens avec l'aide de la bourse des camarades, etc., furent bien soulevées.

Mais, si elles n'étaient quelque importance vis-à-vis d'individus comme il nous est donné d'en rencontrer tous les jours, toujours facilement décevables, malgré le masque de sincérité dont ils s'affublent, elles ne pouvaient, toutefois, entrer en ligne de compte dans le succès ou l'insuccès auxquels la tentative était vouée.

Depuis, d'autres colonies se sont fondées, avec des fortunes diverses, et voici qu'aujourd'hui des appels sont lancés en vue de la constitution, en un Canada quelconque, de nombre de colonies nouvelles.

J'omets intentionnellement d'autres projets, ayant une forme un peu industrielle, dont tous les camarades auront pu lire les appels, différemment rédigés mais conciliant tous au même but.

Il s'agit donc, en l'espèce, de savoir si l'essai de propagande par le fait tenté par les colonies communistes a donné des résultats probants, tels que nous devions nous y rallier et orienter nos efforts vers l'intensification de ces milieux.

Je le demande en toute sincérité à ceux qui à cette heure palabrent en faveur de leur projet personnel, l'expérience concluante pour l'affirmative ?

Non ! et ils le savent bien ! Le seul argument que pourront m'opposer les « colonistes », c'est qu'ils espèrent, ayant une foi sereine, absolue en eux-mêmes, faire mieux que leurs prédécesseurs.

Ils se heurteront aux mêmes difficultés matérielles et morales. Pour ne parler que des moindres, les poches des camarades ne sont pas inépuisables et les sollicitations répétées finissent par lasser. Or, dans notre société, on ne fait rien sans capitaux.

Les mentalités anarchistes, si perfectionnées et si perfectibles qu'elles soient, n'empêchent pas que si, séduits par l'apparence d'affranchissement qu'offre la colonie, des camarades s'y sont groupés, au bout d'un certain temps, la loi d'affinité reprendra toute sa valeur et viendra dissocier ce qui paraissait le mieux cimenté. Cela confirmera, une fois de plus, ce que j'ai dit et écrit maintes fois déjà : les individus ne pourront s'émanciper intégralement qu'autant que le milieu social ayant évolué aura ainsi préparé l'émancipation totale des humains.

Si donc, comme il m'apparaît, les colonies communistes n'ont pas d'autre objet que de servir de lieux de retraite aux dégoûtés de la vie, aux lassés de la propagande active de tous les jours ; si, en un mot, elles doivent opérer une sélection entre ceux qui pensent que pour quelques heures de jouissance dans la vie, il ne vaut pas la peine de s'expatrier ou bien de s'abstenir du mouvement social ; et ceux qui, pressés de vivre, préfèrent dépenser toute leur énergie, toute leur activité, à leur profit personnel, elles ne sont plus intéressantes au point de vue anarchiste.

Je dirai plus ; elles sont nuisibles, car la démonstration qu'elles voulaient faire s'étant retournée contre elles, il est de toute urgence de les exclure des moyens de propagande à employer vis-à-vis des frustes, des ignorants, que seule l'éclatante vérité peut convaincre.

ENSEIGNEMENT LAIQUE ET ENSEIGNEMENT CONGRÉGANISTE

Un intéressant débat s'est élevé et se poursuit encore entre notre ami Emile Lamotte et un instituteur laïque qui n'a pas l'air du tout d'être notre ennemi. Tous les deux compétents de par leur fonction, en matière d'enseignement et d'éducation, ont seuls jusqu'ici tenu la tribune. Serait-il permis à un profane d'avoir voix au chapitre et d'émettre son opinion qui aura l'avantage de pouvoir être jugée impartiale ?

Nous déclarerons d'abord, pour ne pas faire de jaloux, que l'enseignement laïque et l'enseignement congréganiste se valent. Sans nous arrêter sur le nombre et la qualité des diplômés que peuvent posséder les représentants de l'un et l'autre enseignement, nous dirons que leur méthode est fautive au même degré.

A l'école congréganiste, on apprend d'abord le culte de Dieu, puis celui du Drapeau et comme conséquence : l'obéissance. A la laïque on inculque aux bambins le culte de la Patrie, le culte des institutions républicaines et l'obéissance aux lois.

Donc pour ces points : équilibre. La matière qui occupe le plus les instants des élèves congréganistes est la Religion de Dieu.

Celle qui absorbe les moments les plus longs des élèves laïques est la Religion de la Patrie et de l'Etat.

Encore une fois : équilibre. La morale enseignée chez les uns est la morale religieuse.

Les autres c'est la morale laïque qui les nourrit. La première ramène toutes nos actions à Dieu, la seconde gave toutes ces petites cervelles de choses non moins détestables : préjugé de la famille, préjugé de l'autorité, abandon de la personnalité propre aux mains de l'Etat.

Ceci vaut cela. Nous arrêtons là nos comparaisons sur l'esprit de ces deux enseignements et nous en arrivons aux méthodes.

Constatons tous en bloc, que partout on apprend par cœur, sans exercer le cerveau à s'assimiler la nourriture indigeste qu'on lui donne. Nous citerons comme résultat de cette méthode, la publication que firent les journaux des compositions de ces deux élèves candidats au certificat d'études, véritables pages d'incohérence qui feraient plutôt croire à une plaisanterie, si le document n'émanait de sources dignes de foi.

Partout encore on récompense et on punit. Sébastien Faure, qu'admire le contradicteur d'Emile Lamotte, a suffisamment démontré le côté nuisible du procédé. Ensuite, il est établi que généralement, les sciences mathématiques sont mieux enseignées chez les ignorants que dans les écoles laïques.

Comme compensation, il faut le dire, on n'apprend pas ici que Dieu créa le monde en six jours. On n'en parle même pas ou, si on tente un essai, on inculque aux enfants des théories insuffisantes qui sont d'autant plus dangereuses qu'on veut leur donner un caractère scientifique.

Voilà une partie de l'« horrible vérité ». Quant aux titres, s'ils peuvent prouver quelque chose en faveur de l'instituteur qu'il soit laïque ou non, ils ne confèrent aucune qualité à l'éducateur.

Le certificat de pédagogie confère à celui qui en est détenteur le droit d'éduquer selon les formules de l'Etat. On ne peut pas dire que ce soit là un titre au rôle d'éducateur selon la méthode rationnelle. Celui là ne s'acquiert pas par des examens. Il n'a pas comme conditions d'obtention des formules toutes faites, des moules intangibles. Il se révèle à nous par la réflexion et surtout l'étude rationnelle de ce que doit être dans le futur, l'enfant qui nous est confié.

La laïque doit en faire un « citoyen », le congréganiste un « chrétien ». Tout cela se vaut. Nous, nous voulons en faire un « homme ».

Emile Benoist.

A propos des Colonies Communistes

La propagande ayant pour objet la diffusion de l'idée anarchiste, comme toute autre du reste, peut se faire de deux façons : 1° la propagande théorique ; 2° la propagande par le fait, ou plutôt par l'exemple.

Dans les deux cas, il est de toute nécessité que l'argumentation ait été pesée avec une précision telle qu'elle ne prête le flanc à aucune critique présentant une apparence de raison.

L'auditeur ou le spectateur doivent être convaincus sans efforts, surtout si, comme dans la société actuelle, leur éducation première, le milieu dans lequel ils se meuvent, les rendent réfractaires à une compréhension qui serait un peu compliquée.

Il faut donc toujours procéder du simple au composé.

Quand nous disons aux travailleurs : vous souffrez de toutes les privations qu'un salaire insuffisant vous impose ; vous manquez d'air dans des logements trop étroits ; vous devez restreindre au strict nécessaire l'alimentation que vous désiriez plus abondante et plus variée ; vous êtes soucieux de ce que vos enfants, vos compagnes et vous-mêmes, ne pouvez vous procurer en suffisance, vêtements, linge, chaussures ; vous sentez peser sur vous tout le poids des inégalités sociales quand, dans vos courts instants de repos, vous ne pouvez même jouir de quelque distraction saine et, par répercussion, devez en priver votre famille ; cela, les travailleurs le sentent vivement et répondent : « C'est vrai ! »

Si nous ajoutons : Il existe, à côté de nous, des gens qui sont propriétaires, rentiers, usiniers, officiers, magistrats, policiers, etc., etc., et ces gens possèdent la terre, les usines, les instruments de production, les capitaux, le pouvoir, l'autorité ; les travailleurs à nouveau, disent : « Ces gens, nous les connaissons et nous les condamnons. »

Si nous renforçons l'argumentation en établissant cette comparaison : Les travailleurs produisent et ne consomment pas ce qui leur est utile ; les propriétaires, les rentiers, les usiniers, les magistrats, les po-

langue latine, de la réaire, et de construire une grande quantité de mots nouveaux pour désigner les objets et exprimer les idées modernes. Cette formation d'expressions nouvelles empruntait la langue de mots étrangers et ne l'embellissait certes pas, et l'on enseignait ainsi aux enfants une langue qui différait absolument de la langue latine classique et le niveau des études s'en abaisserait d'autant.

Si donc la langue latine ne peut servir à notre but, cherchons-en une autre. Serait-ce une des langues parlées sur le globe qui pourra jouer le rôle que nous désirons ?

On a dit souvent qu'une langue non naturelle, forgée, n'avait aucune chance de réussite et que jamais les hommes n'en accepteraient l'usage. Et alors certains proposent alors d'internationaliser une quelconque des langues existantes : l'anglais, le français ou l'espagnol, par exemple. Beaucoup de gens les parient déjà, et leurs qualités sont reconnues, inutile donc de fabriquer une langue quand il en existe et qu'on peut en choisir une, bonne et belle.

Mais ceux qui parlent ainsi oublient deux points très importants : le premier, le peuple dont la langue deviendrait langue internationale, en traitait une prépondérance qui lui assurerait promptement la maîtrise mondiale ; les autres peuples n'accepteraient pas de s'abaisser ainsi devant un seul et de lui accorder autant de force.

Ensuite, les langues naturelles sont difficiles à apprendre, tandis que l'Espéranto est doublement au moins plus facile qu'aucune des langues naturelles. Si l'on choisit pour la langue internationale, une de celles-ci, ceux qui pourraient l'apprendre ne seront jamais très nombreux. Si l'on choisit, au contraire, l'Espéranto, chacun pourra, sans maître et en quelques mois seulement, la pratiquer.

Ce ne seront donc plus quelques milliers de personnes qui pourront communiquer entre elles, mais des millions.

Puisque désormais un nombre assez important de camarades anarchistes s'intéressent à l'Espéranto, que certains d'entre eux ont déjà entrepris de s'en servir pour l'échange de leurs idées, que d'autres — de différents pays — s'efforcent de créer en cette langue le premier organe vraiment international qui puisse servir à notre propagande, il importe définitivement d'expliquer en quelle façon l'Espéranto doit être répandu et utilisé par nous.

Il est inadmissible, — il doit l'être, en tout cas — qu'un individu se disant anarchiste, refuse ridiculiser cet instrument de progrès, refuse obstinément de s'en servir, et en tout cas, lui dénie les qualités qui lui sont reconnues et que nous examinerons bientôt ; à savoir qu'à l'heure actuelle, l'Espéranto est la langue la plus facile à apprendre pour les hommes de tous pays et par les hommes d'une culture moyenne ; qu'en suite elle est une langue maniable, fidèle, pouvant exactement et sans crainte d'erreur rendre les pensées et nommer les objets, quels que soient ces objets et ces pensées.

M. F.

Flics Syndiqués

Le Libéraire n'a éprouvé aucun besoin de « saluer l'éveil de la conscience syndicale » chez les assommes de pivrots, de manifestants et de marchandes de quatre saisons. Cette corporation, — des sergents de ville — étant, de par ses fonctions mêmes au ban de l'humanité civilisée ne peut rien accomplir de propre quand elle reste dans l'exercice de ses fonctions et le jour seulement où elle les abandonnera, elle nous intéressera.

Mais voici la piquante révélation que fait sous le titre « Choc en retour », le Cri de Paris et qui édifie sur la moralité des « gardiens de la morale » ceux qui n'ont pas eu connaissance des traquenards dirigés contre les nôtres, par le même moyen et quand les feuilles en question s'appelaient la Révolution sociale, le Révolutionnaire, l'Internationale, etc.

« On éprouvera quelque surprise, dans le public, des tendances syndicalistes manifestées par les agents de police et le personnel des commissariats parisiens. Disons le mot de l'énigme. Car l'histoire est savoureuse. »

« Il y a quatre ans, un commissaire aux délégations judiciaires, M. Hartmann, qui exerçait ses fonctions sous le pseudonyme de « Bernard », prenait la direction du contrôle, à la Préfecture de police. Le contrôle est revêtu d'attributions assez semblables à celles du capitaine adjudant-major dans les corps de troupe. Par lui, les policiers, à tous les degrés de la hiérarchie, sont l'objet d'une surveillance occulte, qui cherche à scruter, par tous les moyens, leurs idées, leurs goûts, leurs opinions, leurs habitudes, leurs relations, etc. »

« Or, peu après l'arrivée de M. Hartmann-Bernard au contrôle, naissait, comme par hasard, une feuille bi-hebdomadaire, le Sergent de Ville. Les propagandistes du nouvel organe se déclarèrent féroces d'un violent amour pour la corporation des gens de police, invités à faire valoir leurs doléances. Les correspondances affluèrent. Le Sergent de Ville se mit à attaquer les grands chefs et M. Lépine. Par l'envoi de naïves épitres, les agents faisaient chorus. En des proses enflammées, le journal leur promettait la lune, les engageant à se constituer en syndicat, pour la décrocher. Le directeur de la feuille — ancien écolier chez les Pères Jésuites — nous abordait mystérieusement, dans la rue : « Ça marche, mon cher, le Sergent de Ville, ça marche ! Lépine veut me t'étrangler... Il m'a fait venir hier. Il m'offre trente mille francs pour cesser. Naturellement, je ne marche pas... »

« Eh bien ! — le lecteur l'a deviné, sans doute, — le Sergent de Ville n'était qu'un piège. Un trébuchet dressé par le contrôle de la Préfecture de police, et où, sottement, vinrent se faire pincer les candides auxiliaires de l'Administration, supérieurement renseignés par leurs propres déclarations, dont on constituait des dossiers à chacun d'eux. La besogne terminée, et tout le monde pourvu de « notes », grâce à cet ingénieux stratagème, le Sergent de Ville était devenu inutile. La Préfecture le supprima. »

« Mais on n'avait pas prévu les effets du choc en retour. Les idées subversives semées dans les cerveaux simplistes des agents sont en train de germer et de s'épanouir. Le contrôle a lui-même forgé le fer qui sera un instrument de mort. Et le policier subtil qui inventa le Sergent de Ville fut pris à son propre appau. »

« Cela vous n'avez pas à renoncer aux joies saines, légitimes et nécessaires de l'amour. Jeunes hommes, au lieu de sacrifier à Vénus dans les lupanars ou les bouges, ayez une compagne que vous aimerez et qui vous aimera, ayez un foyer riant où vous voudrez rester au lieu d'aller dans les infectes tanières, dont l'haléine empestée suffirait à empoisonner ; jeunes filles, vivez-vous en parfaite santé, au bras de votre bien-aimé, avez l'âge de l'amour, goûtez-le dans la simplicité sans restriction ni entraves ; si vous êtes vieux, du maximum d'âge, que qu'on peut arracher à une société où vous serez forts et vous serez sages, vous pourrez appeler à la vie d'autres êtres qui, peut-être, mèneront à bien la Révolution que notre génération prépare et que nous ne verrons pas accomplir. »

Félix Malterre.

LE LIBERTAIRE expédie contre demande, aux prix ci-dessous :

LE DROIT A L'AVORTEMENT

(Les Deux Consciences)

par le docteur Darricarrère

Exemplaire, 2 fr. 75. — Franco : 3 fr. 25.

POUR FERRER

Paris, comme à Madrid, la préoccupation des juges est d'impliquer dans les poursuites, à la suite d'attentats à la dynamite, des personnalités du plus haut caractère, à raison de leurs relations avec les auteurs de ces attentats.

Celui de la rue de Rohan a donné lieu à l'arrestation et, heureusement, à l'acquiescement de Malato et de ses amis. Après avoir de Madrid, on a, contre toutes apparences, sans tenir compte de sa démission toute spontanée, arrêté le citoyen Ferrer dont la vie faite d'abnégation, de dévouement et de sacrifices inspire l'admiration aux hommes de tous les partis.

Ces mesures tendancieuses, dictées par le régime de la Magistrature pour tous ceux qui pensent et propagent les idées de progrès, sont odieuses. L'inauguration de ce système de « compliqué morale » est un danger pour ceux que leur talent et leurs convictions placent au premier rang des partis d'avant-garde et que leur vie militante amène à avoir des relations dans tous les milieux.

Nul n'ignore, d'ailleurs, que les magistrats tout les premiers, que les attentats de cette nature sont le fait de personnalités qui s'engagent, en tout cas, qu'elles-mêmes. Il est temps de réagir et d'opposer une digue sérieuse aux agissements de MM. les Juges de tous les pays.

Ferrer, par son œuvre d'enseignement, les bibliothèques populaires créées, était une menace pour le gouvernement espagnol. Aussi attendait-on, en haut lieu, l'occasion, le prétexte de l'atteindre dans son œuvre en le ruinant. L'attentat de Madrid est venu malheureusement les fournir à Ferrer a été emprisonné et, de plus, acte qui caractérise bien la tendance, on s'est empressé, avant toute chose jugée, de séquestrer ses biens en Espagne et, en ce moment, on est en instance, par voie diplomatique, auprès du gouvernement français pour qu'il en fasse autant.

Ces mesures « conservatrices » injustifiées commandent une action et une réaction énergiques et immédiates.

On nous demandait une protestation sérieuse et énergique, et c'est dans ce but que nous adressons cet appel indistinctement à tous groupements et individualités. Adresser les adhésions à M. Buisson, 11, rue des Petites-Ecuries, Paris.

P. S. — Nous rappelons que le procès intenté par les juges d'Alphonse XIII à notre ami Ferrer et au républicain Nacens doit venir prochainement. Il serait urgent qu'une démonstration vigoureuse de notre sympathie et de notre amitié pour ces deux innocents ait été faite.

L'Espéranto

L'utilité de l'adoption d'une langue universelle pourrait se justifier rien qu'en se rendant compte des nombreux essais tentés pour la créer.

Et s'il fallait prouver cette nécessité devant certains, certes, ce ne devrait pas être devant des anarchistes, devant des internationalistes.

Mais les efforts déployés précédemment avaient échoué tous par suite de difficultés colossales et si l'Espéranto les a pu surmonter, malgré l'accueil plutôt froid qui lui a été réservé à une langue forgée, se présentant après le lamentable échec du volapuck, c'est que l'Espéranto possédait, au plus haut degré, les qualités suivantes : Etre une langue auxiliaire pratique, vraiment internationale et neutre.

Il faut de plus ne jamais l'avoir entendu parler par quelqu'un qui est exercé à sa prononciation, pour ne pas savoir :

1° Quelle peut être parlée par tous sans effort ;

2° Quelle est harmonieuse. Donner les mêmes raisons qu'ont apportées ses protagonistes à sa diffusion, n'est-ce pas en fournir à la fois, et la meilleure démonstration et la meilleure justification de la façon dont elle a été bâtie.

Nous prétendons qu'aucune langue naturelle n'est plus facile ni plus régulière que l'Espéranto.

Beaucoup de gens qui n'ont pas soigneusement étudié la question d'une langue internationale croient que la meilleure d'elles serait le latin. Ils ont tort évidemment, et cette langue ne saurait servir à nos besoins modernes. D'abord, il faut faire remarquer que le latin est très difficile à apprendre. La grammaire est irrégulière, compliquée et pleine d'exceptions. Ses formes grammaticales sont défectives, caduques et très dissimilables des formes de nos langues modernes.

Et nous savons trop combien les enfants, après de nombreuses années passées aux écoles et collèges, ne savent cependant point le latin, et sont incapables de le parler ou de l'écrire. De plus, le latin serait-il très facile et très simple, il ne nous servirait pas d'un usage général. Une fois, en effet, d'objets, d'idées, d'expressions, de pensées existent maintenant qui n'existent pas au temps de Rome. Il nous serait donc nécessaire, pour pouvoir nous servir de la



camarades et moi faisons à ce sujet et il nous...

lieutenant Boiraud, que c'est vous...

ORNE Leurs messages. L'ordinaire, la petite ville de M...

Un Libéraire normand. LYON On se souvient qu'un moment même où...

SAVOIE Voici quelques incidents que je vous transmet...

NICE Fort de la Tête de Chien Depuis notre dernier article sur la façon...

LIBERTAIRE Toute commande de librairie doit être accom...

Table listing various books and brochures with prices, including 'L'Education', 'Le Manifeste', and 'BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE'.

SAVOIE (continued) Les camarades retenus pour des motifs futiles...

NICE (continued) Quant au mouchard, ému de Lépine, il suffirait...

LIBERTAIRE (continued) Adresser lettres et mandats à Louis Matha...

LIBERTAIRE (continued) Adresser lettres et mandats à Louis Matha...

LIBERTAIRE (continued) Adresser lettres et mandats à Louis Matha...

LIBERTAIRE (continued) Adresser lettres et mandats à Louis Matha...

Table listing various books and brochures with prices, including 'L'Education', 'Le Manifeste', and 'BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE'.

COMMUNICATIONS Paris Grupo liberecna esperanto. Lundi 20 août, à 8 h. 1/2, au local définitif...

Paris (continued) Samedi 18 août 1906, à huit heures et demie...

Paris (continued) Vendredi 17 août, à huit heures et demie...

Paris (continued) Samedi 18 août 1906, à huit heures et demie...

Paris (continued) Samedi 18 août 1906, à huit heures et demie...

Paris (continued) Samedi 18 août 1906, à huit heures et demie...

Table listing various books and brochures with prices, including 'L'Education', 'Le Manifeste', and 'BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE'.

COUERON Grande Conférence Le samedi 18 août, à 7 h. 1/2 du soir aura lieu...

PARAF-JAVAL L'ORGANISATION DU BONEUR CHAPITRES 1, 2 ET 3 L'ABSURDITE DE LA PROPRIETE

COMMUNICATIONS Paris (continued) Samedi 18 août 1906, à huit heures et demie...

Paris (continued) Samedi 18 août 1906, à huit heures et demie...

Paris (continued) Samedi 18 août 1906, à huit heures et demie...

Paris (continued) Samedi 18 août 1906, à huit heures et demie...

Table listing various books and brochures with prices, including 'L'Education', 'Le Manifeste', and 'BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE'.

Petite Correspondance LA BATTAGLIA, Sao Paulo. — Pua lei darcil l'indirizzo del giornale Hilari...

Petite Correspondance (continued) CARTEAU. — Il y a à Choisy-le-Roi une U. P. où vous aurez tous renseignements.

Petite Correspondance (continued) MANDEL et SYDRANCKI. — Corrip-nons pas vos cartes. — Ni ne komprens viajn demandojn.

Petite Correspondance (continued) DUBOIS, de Nîmes est prié de vouloir bien donner son adresse aux camarades de de Nice et de dire ce qui lui est arrivé.

Petite Correspondance (continued) THUREAUX. — Passons votre lettre à F. Numietska, au quat Vahmy, ce n'est plus l'adresse. Envoie la lettre au Libéraire, nous la lui ferons passer.

Petite Correspondance (continued) TYRE. — Tâcherons de passer votre lettre à Guerdat. La JEUNESSE syndicaliste de Lorient demande des nouvelles des camarades qui sont partis sur le trimard.

Petite Correspondance (continued) REQU AU 'LIBERTAIRE' Pour les compagnes de Habert et Bouchard: De l'Union des Charpentiers de la Seine, remis par Bricheau.

Petite Correspondance (continued) REQU pour 'L'AVENIR SOCIAL' C. Pignat..... 1 fr. 40

BIBLIOTHEQUE DU MERCURE DE FRANCE La Volonté de puissance (trad. H. Albert), 2 vol. in-18 à 3 50.

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER Souvenirs du Baigne (Liard-Courtois), 3 » 3 50. Après le Baigne (Liard-Courtois), 3 » 3 50.

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER (continued) Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour), 3 » 3 50. Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaule), 3 » 3 50.

BIBLIOTHEQUE CHARPENTIER (continued) Les lettres de noblesse de l'Anarchie (Alb. Delacour), 3 » 3 50. Camisards, peaux de lapins et cocos (G. Dubois-Desaule), 3 » 3 50.